

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2/50 francs - Pharmacie, 12 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

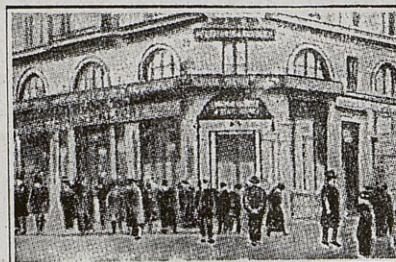
BIJOUX Plus haut Génie COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Cambon, Paris

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90

JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

FAUX - FORTES & POINTES SÈCHES & ENCADREMENTS

ÉTÉ 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Mauv. de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRÉT
FLAON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

La Photographie d'Art **Reutlinger**
21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre

POUR NOS SOLDATS
Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstituant
VIANDE et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franco, 1 fr. 25.
M^{me} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

Le COURRIER de la PRESSE
21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes et parisiennes
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Franco 0 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE,

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

Porte-folio "Les Sourires de Paris"

16 estampes sous couverture
de RAPHAEL KIRCHNER, format 37×28,
signées : A. GUILLAUME, WILLETTE,
STEINLEN, GERBAULT, PRÉJELAN,
POULBOT, etc. Les 16 est., franco 6 fr. (Etrang. 7 fr.)
68, Chaussée d'Antin, PARIS

Soldats !.. LE BRACELET D'IDENTITÉ

En Maroquin. Brev. S.G.D.G. Exigez la marque.

vous est indispensable parce qu'il contient la plaque d'identité et renferme une feuille parcheminée sur laquelle vous inscrivez tous vos renseignements.

Bracelet porte-fiche et plaque 1.50
— avec montre, depuis 15
— av. montre arce, heure lum. 25 »
Envoy franco mandat-poste ou carte.

Gros : COMPTOIR ANGLO-FRANCO BELGE,
45, rue Laffitte, 45
Nomenclature de tous articles sur demande.

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES
par Charles Derennes

LE PREMIER PAS
par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL
par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE
par Charles Lérennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS
par R. Coolus

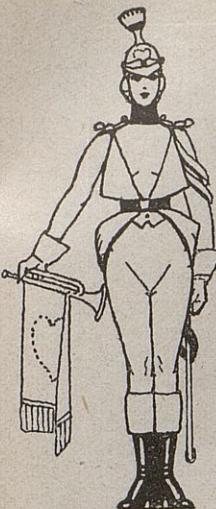
LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-D'ŒUVRE, par Jacques Drésa

LE PLAISIR TENDRE
par Marcel Lafage

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Bucolique.

Notre Président a entrepris, ces temps-ci, de visiter toutes nos usines de guerre.

Deux ou trois fois par semaine, il quitte Paris, dès l'aube, et s'en va, en auto, à quelques centaines de kilomètres. Le général Duprige l'accompagne. M. Decri le précède. Habituellement, le général Dumzil, nouveau directeur de l'artillerie, le suit... Ce sont de longues randonnées. Mais où déjeuner en cours de route?... S'installer protocolairement dans une préfecture, mobiliser toute une ville, pour manger deux œufs et une côtelette?... Ce n'est guère la peine!

Descendre dans quelque vague hôtel du Commerce d'un petit chef-lieu de canton situé sur la route?... Ce n'est tout de même pas très indiqué pour un chef d'Etat...

Le Président a résolu le problème d'une façon tout à fait champêtre et estivale... Il déjeune tranquillement sur l'herbe, n'importe où!...

C'est ainsi que, l'autre lundi, il s'arrêta, lui et sa suite, sous les séculaires ombrages de la magnifique forêt de Vierzon. Mais le lundi est un jour de congé pour beaucoup d'ouvriers. Et les ouvriers qui font le lundi ne manquent pas d'aller « boulotter » sur l'herbe...

Le Président assis démocratiquement sur la mousse eut donc comme voisins... de table, ce matin-là, des petites ouvrières en dentelles et de braves Vierzonnais plutôt ébahis de rencontrer sous les ramures de la forêt de si hauts personnages...

Ce fut du reste charmant. Et M. le général Dumzil, qui a un appétit énorme, engloutit à lui seul tout un pâté.



A... Fouilly-les-Oies.

Malgré la guerre, la manie de la représentation ne perd pas ses droits et c'est ainsi que le garde champêtre d'une humble petite commune de Saône-et-Loire (elle a à peine huit cents habitants) s'est fait imprimer du papier à lettre à en-tête ainsi libellé :

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Département de Saône-et-Loire. — Arrondissement de Charolles
COMMUNE DE S....

Cabinet du représentant de la force publique :
Garde Champêtre

DIRECTION

Le président de la République assurément est plus modeste!



La leçon de chant.

Mme Caroline Otro poursuit toujours, malgré la guerre, le rêve de devenir quelque jour une des plus brillantes pensionnaires de l'Opéra-Comique. Elle a déjà chanté Carmen, à des soirées de bienfaisance. Elle rêve d'incarner prochainement Manon.

Elle « pioche » donc son chant, avec énergie. Mais son professeur habituel est mobilisé dans une petite ville de l'ouest. C'est bien ennuyeux, mais c'est la guerre!...

Toutes les semaines, Mme Otro est donc obligée d'aller en chemin de fer à L..., pour prendre sa leçon de chant.

La leçon se donne tout bonnement à l'Hôtel de France. Cela constitue un petit événement local très parisien là-bas.



La cote, voyez la cote!

Les Anglais et les Américains sont, on le sait, d'enragés parieurs : sur le turf des champs de course, dans les clubs ou à la Bourse de Londres et de New-York, tous les hasards de la politique sont l'objet de paris, souvent considérables. Les vicissitudes passionnantes de la guerre ne pouvaient manquer de donner lieu à un *betting*, assez significatif de l'opinion populaire. A titre de documents, citons-en quelques chiffres :

A la fin de juin, à Londres, on pariait à 1 contre 3 que la guerre serait finie le 31 juillet ; à égalité qu'elle serait terminée avant la fin de novembre.

D'autre part, on pariait à 3 contre 1 que les Allemands ne prendraient pas Varsovie ; à 5 contre 1 qu'ils n'arriveraient pas à Calais ; à 15 contre 1 que les Alliés entreraient à Berlin et à 25 contre 1 que les Allemands ne parviendraient plus jamais jusqu'à Paris.

On assure qu'à Wall-Street, le marché financier de New-York, les paris ayant pour objet la date de la paix se montent déjà à plus de cent millions de francs !



Un subterfuge.

Un grand café des boulevards vient d'interdire l'accès de ses terrasses aux femmes non accompagnées d'un cavalier servant. Ne discutons pas l'opportunité de cette mesure inspirée, paraît-il, par l'envahissement des « dames seules » qui font leur possible pour ne pas le rester longtemps.

Mais cette prohibition donna lieu, le jour de l'inauguration du nouveau régime, à une scène assez amusante :

Elégante — d'une élégance un peu tapageuse et exotique — grande, belle, imposante, une dame descend de voiture. Elle vient s'asseoir à une table placée dans l'ouverture d'une porte et commande : « Un thé. »

Le garçon qui n'a point reconnu en la cliente la comtesse de P...-S... (un nom très parisien... de la colonie étrangère), oppose un refus formel.

— Madame, déclare-t-il, nous ne servons plus les dames seules!

La « dame seule » a un sursaut. Pour qui la prend-on? Elle va s'indigner. Point! Elle se contient, sourit, appelle du geste son chauffeur.

— Jean, dit-elle, asseyez-vous là... Maintenant, garçon, un thé et un bock!



Sortie de bain.

La jolie danseuse Phryné D.r.y vient de subir à Granville les hommages d'un... aéropage nouveau jeu, un aéropage de guerre.

Elle était descendue se baigner, et n'avait abandonné son peignoir qu'au moment de confier son corps charmant, moulé dans le plus strict des maillots noirs, au baiser de la vague. Si peu de temps qu'eût duré cette apparition elle avait suffi à quelques dizaines de poilus en convalescence pour en apprécier tout le charme.

Plaisanterie de l'un d'eux ou mauvais tour de la brise marine? Toujours est-il que Mme Phryné D.r.y sortant de l'onde ne retrouva plus son peignoir... Et la jolie artiste, qui supporta si souvent sans s'émouvoir les regards aggravés de lorgnettes de milliers de spectateurs, dut défilé ainsi, un peu confuse, devant une bonne centaine de poilus dont les yeux étaient éloquents.

Les deux cents mètres qui la séparaient de sa cabine lui parurent plus longs qu'un ballet en trois parties!

S^t Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse,
légerement acidulée, on la boit par gourmandise.



MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

CAPITAUX (Offres et demandes.)

AVANCES A PENSIONNÉS ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discrétion, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOT, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

ACHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera l'avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

VIC juge et conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par correspondance. 6, rue Boucher.

HOTELS

ETOILE. Hôtel. BELFAST, 10, avenue Carnot, dernier confort moderne. Chambre à la journée, au mois. Restaurant Repas servis dans les chambres.

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez **PAREDES**, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DE FAMILLE

Depuis le 20 juin 1915, la Compagnie d'Orléans a repris la délivrance de ses billets d'aller et retour collectifs de famille pour la saison d'été entre les gares de son réseau.

Ces billets sont émis jusqu'au 1^{er} octobre suivant et, quelle que soit la date de délivrance, sont valables jusqu'au 5 novembre sans supplément. Leur réduction peut aller jusqu'à 75 0/0 et le voyage collectif n'est obligatoire que pour trois personnes seulement de la famille; les autres ont la faculté de voyager isolément à l'aller et au retour en obtenant un coupon spécial en même temps que le billet collectif et en acquittant en supplément, lors de leur voyage, le prix d'un billet au tarif militaire.

Les billets comportent, en outre, avec la possibilité pour le chef de famille de revenir seul sans supplément à son point de départ et la faculté pour un ou plusieurs des titulaires de voyager à prix réduit de 50 0/0 entre le point de départ et le lieu de destination pendant la durée de la villégiature.

ARTISTIC PARFUM GODET

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS DE LA PRESSE

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

37, Rue Bergère, Paris

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Qui C'est bien moi

Miss Campton

Grace à Gibbs

j'ai le sourire

Lavez vos dents comme vos mains!

POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!

GIBBS

avec son

SAVON DENTIFRICE

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

BOITE ALUMINIUM
Format moyen 1 Fr.

Son emploi
est le meilleur préservatif
contre les
maladies épidémiques

BOITE DE LUXE brevetée
Avec socle et rainure, G Format 1.95

NOTA IMPORTANTE. — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS Ltd, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et Cie, Concessionnaires généraux, 7 et 9, Rue La Boétie, Paris — Échec contre 0 fr. 50



LES KHARITES

IRIS ou LA FONDATRICE D'ŒUVRES

Iris — si l'on en croit la mythologie — était la messagère des dieux. Déesse agitée, curieuse, potinière, elle se jugeait indispensable, et se croyait toujours chargée de missions supérieures auprès des hommes. M^{me} Cornélie Despalin ressemble à cette Iris comme une sœur. Depuis le commencement de la guerre, on ne compte plus les œuvres, les associations, les groupements auxquels elle s'intéresse; on ne saurait dénombrer les comités dont elle fait partie. Cornélie — qui s'appelle bonnement Françoise, mais qui lient à rehausser sa bourgeoisie d'une verlu romaine — Cornélie estime avoir perdu sa journée lorsqu'elle n'a pas trouvé une idée « œuvrière » nouvelle ou qu'elle a manqué de présider une réunion.

Ce jour-là, sans avoir positivement un projet arrêté, elle a réuni chez elle quelques « amies » dont elle a fait un choix spécial estimant que chacune d'elles représente un milieu déterminé où son influence rayonnera. Elle s'imagine que la baronne Olympe représente les milieux aristocratiques, Jane Bareige les milieux politiques, Nelly Montarge les milieux féministes avancés, Ilyrine de Morembly les milieux gais et Bérangère Jourdy les milieux de la jeune classe conjugale.

Chez Cornélie, à cinq heures. Thé, orangeade, café glacé, friandises de guerre.

CORNÉLIE. — Chères amies, goûtons!... Prenons des forces!... N'oublions pas que ceux du front veulent que nous ayons un bon moral... Baronne, encore une tartelette? Et vous, ma chère Bérangère, ne désirez-vous pas un peu de gâteau au marasquin?

On savoure, on poline. Puis un léger silence de réflexion.

NELLY. — Tout de même quelle terrible guerre!... Que de souffrances!...

LES AUTRES. — On ne peut pas penser à autre chose!

CORNÉLIE. — Aussi nous, les femmes, à qui il n'est pas permis de combattre, devons-nous être les ingénieuses collaboratrices de ceux qui nous défendent. Il nous faut imaginer chaque jour ce qui pourrait encore leur être utile ou agréable, et si je vous ai réunies aujourd'hui...

TOUTES. — C'est pour une œuvre nouvelle?

NELLY, bas à JANE. — Elle en pond... comme une Cornélie qui abat des noix.

CORNÉLIE. — Oui, c'est pour une œuvre nouvelle, mais sans que je sache encore laquelle. Je vous ai convoquées pour travailler en commun et afin que chacune de nous apporte des idées en quelque sorte représentatives de son milieu. De cette façon jaillira la trouvaille.

JANE, bas à Nelly. — C'est une manœuvre parlementaire : elle a son ours prêt!

CORNÉLIE, à Olympe. — Voyons, baronne, que pense le Faubourg Saint-Germain?

OLYMPE, qui n'en est pas et qui s'en fiche. — Le Faubourg?... Oh! moi vous savez!... (Se reprenant :) J'aurais voulu vous donner l'orientation du Vatican, mais je n'ai pas le droit d'être indiscret!

CORNÉLIE. — C'est tout de même une indication! (A Jane Bareige :) Que dit-on dans les cercles politiques?

JANE. — Que la voix du canon ne doit pas empêcher la voix civile de se faire entendre.

CORNÉLIE, à Nelly Montarge. — Et dans les milieux féministes?

NELLY. — Ce qu'on dit? Enfin... seules!

CORNÉLIE, à Bérangère. — Et dans la jeunesse conjugale?

BÉRANGÈRE, soupirant. — Que c'est long!...

JANE. — Mais vous n'avez pas à vous plaindre. Votre mari n'est pas mobilisé... très loin de vous?

BÉRANGÈRE, pivoine. — Mon mari accomplit le devoir dont on l'a chargé; il garde...

JANE, l'interrompant. — Un magasin, je crois?

BÉRANGÈRE, furieuse. — A défaut de mari, vous avez un ami très cher, si je ne m'abuse, qui défend énergiquement le camp retranché de Paris?

CORNÉLIE. — Mesdames, je vous en prie; pas de personnalités! N'avons-nous pas un peu toutes ici quelque peccadille à nous

reprocher?... Je vous proposerai de revenir tout à l'heure sur ce sujet. Mais avant, je voudrais savoir si quelqu'une d'entre vous a déjà une idée d'œuvre?

ILYRINE. — Il me semble que le *Secours sentimental* répondrait à un besoin. Nos soldats — je parle de ceux qui sont privés de toute tendresse — verrait avec joie une... affectivité féminine correspondre à leurs aspirations!

OLYMPIE. — Certaines marraines insuffisamment maternelles ou enfantines s'en chargent déjà.

CORNÉLIE. — La proposition, j'en ai peur, prêterait à de malicieuses interprétations. On nous accuserait encore de je ne sais quel platonisme équivoque...

OLYMPIE. — Alors que pensez-vous de l'œuvre du *porte-bonheur*? On enverrait à nos héroïques défenseurs des fétiches de toutes sortes depuis l'amulette pour Africains jusqu'au trèfle à quatre feuilles pour Parisiens.

ILYRINE. — C'est effrayant, vous savez, ce que nos hommes ont déjà reçu comme paotille! Ils en monteraient des bazars!

JANE. — Et puis, si mon idée tout à l'heure a paru comporter un double sens que dire du porte-bonheur symbolisé en général par certain petit animal rose!...

ILYRINE. — Il ne faut pas non plus le voir partout!

CORNÉLIE. — Tout de même il va me servir de transition à ce que je voudrais vous proposer et qui peut-être ralliera vos suffrages. Évidemment, comme je vous le faisais remarquer, nous ne sommes exemptes ni les unes ni les autres des fâches... de la nature, et d'autre part c'est encore nous qui les inspirons aux hommes. Voilà le sujet sur lequel il nous faudrait devenir héroïques!

JANE. — Développez votre pensée!

CORNÉLIE. — Mais d'abord il importera que nous eussions le courage de reconnaître ce que nous avons à nous reprocher sur ce chapitre!

JANE, ironique. — Comme dans les *Animaux malades de la peste*? Qui sera le baudet?

BÉRENGÈRE. — Oh! moi, allez! je devine ce qui m'attend... parce que mon mari est dans un magasin!... Eh! bien, oui, c'est vrai, il voulait partir, malgré son cas de réforme — car il en a un — c'est moi qui l'ai supplié de rester, qui l'y ai obligé!... Enfin, voilà : je ne suis pas de marbre!... J'ai avoué, faites-en autant!

CORNÉLIE. — C'est très bien, ma chère petite, et vous facilitez ma propre tâche! M. Despalin, lui aussi, pourrait être... plus loin de Paris qu'il ne l'est. Mais il m'adore... Bref, j'ai agi un peu comme Bérengère!

OLYMPIE. — Puisqu'on se déshabille le cœur, je suis prête à reconnaître!...

TOUTES ENSEMBLES. — Pas besoin!... L'histoire de Jacques de R...? Nous sommes au courant!

CORNÉLIE. — Mes chères, je trouve très méritoire ce que nous venons de faire, mais ce dont nous nous sommes accusées l'est évidemment beaucoup moins! Sans doute, nos maris... ou amis sont régulièrement dans la position qu'ils occupent, on n'a pas triché, mais au lieu de jouer auprès d'eux les Dalila, il fallait être Romaines!

BÉRENGÈRE. — On n'est pas des Gracques!

CORNÉLIE. — Beaucoup le sont aujourd'hui, c'est indéniable, et nous devons redevenir, sinon Romaines, du moins bien Françaises! Aussi vais-je vous faire une proposition qui répondra, j'en suis sûre, à votre désir de racheter les erreurs passées par une vertu désormais intransigeante. Lysistrata jadis avait fait jurer aux femmes de l'Attique de se refuser à leurs maris et à leurs amants jusqu'à ce qu'ils eussent fait la paix. C'est la résolution inverse que nous devons acclamer : nous nous refuserons à ceux qui nous aiment jusqu'à ce qu'ils aient fait la guerre!...

VOIX DIVERSES. — Bravo!... Très belle idée!... Jurons!...

BÉRENGÈRE. — Est-ce que nous tiendrons?

CORNÉLIE. — Il le faudra, ma petite! Le courage civil consiste à s'imposer des sacrifices, des privations...

NELLY. — C'est l'œuvre de la diète!

CORNÉLIE. — Exactement!... Diète qui se prolongera jusqu'à ce que nos hommes trop dorlotés aient obtenu de partir au front et s'y soient vaillamment comportés!

Enthousiasme indescriptible. Toutes se rallient à la proposition, même Bérengère qui se laisse emballer, et prononce avec les

autres le serment solennel. On reprend quelques friandises et on s'ajourne à un mois, afin de se communiquer les résultats obtenus et de se fortifier les unes les autres dans une persévérente patience.

Bérengère rentrée chez elle dans le cadre fleuri, parfumé, où le petit mari si aimé va bientôt paraître après sa journée de magasin militaire, Bérengère ne peut réagir contre une profonde dépression. Elle pleure, elle se lamente, elle rage aussi contre les autres conjurées qui, elle le devine, doivent être comme elles bien dégrisées, défrisées à cette heure du soir. Pourquoi, diable, s'est-elle fourrée dans cette galère? Et pourtant sa conscience, tout bas, lui dit que ce serait un beau geste de tenir! Maurice entre dans sa jolie tenue bleutée dont les intempéries n'ont pas terni l'azur. Il s'étonne de voir sa femme sanglotant dans les coussins de sa bergère. Cela l'agace aussi car elle est d'une exagération de tendresse qui commence à l'énerver beaucoup, et ces larmes font présumer une explosion. Néanmoins il s'informe.

BÉRENGÈRE, éperdue, lui tendant les bras. — Oh! mon petit loup! Mon pauvre petit loup!... (*Le repoussant.*) Et puis, non! Je ne peux pas, je ne dois pas t'embrasser!

MAURICE. — Pourquoi ça?...

BÉRENGÈRE. — ... Je n'ai plus le droit d'être ta femme!

MAURICE. — Comment plus le droit? Qu'est-ce que tu as donc fait?

BÉRENGÈRE. — J'ai juré.

MAURICE, s'animant. — Je voudrais bien savoir à quel gredin?...

BÉRENGÈRE, l'interrompant. — Pas à un gredin!... à des femmes... à des amies que tu connais!... Nous avons toutes juré... Va te battre!

MAURICE. — Me battre?... Contre qui?

BÉRENGÈRE, le regardant. — Ah! ça, par exemple, tu en as de bonnes!... Je pense que tu sais contre qui on se bat?

MAURICE. — Naturellement!... Mais comment veux-tu que je comprenne : tu m'as toujours empêché de partir.

BÉRENGÈRE. — Je ne t'empêche plus!... Je suis membre de l'œuvre de la diète!

MAURICE, ahuri. — Le diable m'emporte!... Es-tu folle?

BÉRENGÈRE. — Oh! oui!... à peu près!... Je vais t'expliquer!... Tantôt j'avais été convoquée par cette agitée de Cornélie Despalin qui a la manie de fonder des œuvres!... Elle en a imaginé une... terrible s'appliquant à toutes celles qui sont comme moi, qui ont préféré pour leur pauvre petit loup le feu des baisers au feu des canons! Et alors on s'est engagées formellement à ne plus... mais plus du tout!... (*L'alligrant.*) Ecoute, que je te dise cela à l'orcille?... (*S'illusionnant sur le silence de Maurice.*) Crois-tu, hein?... Quelle monstruosité? Et cela doit durer, jusqu'à ce que vous ayez été au front!... Il faudra même attendre que vous en soyez revenus!

MAURICE, très tranquille. — Naturellement!...

BÉRENGÈRE. — Tu es anéanti, mon pauvre chéri; tu ne trouves rien à dire!

MAURICE. — Si; je trouve qu'il n'y a qu'à s'exécuter!

BÉRENGÈRE. — Ça y est!... tu es vexé!... Tu m'en veux!...

MAURICE. — Pas du tout!... Dès demain je ferai des démarches... Ce sera très facile!...

BÉRENGÈRE. — Comment! Comment! Tu vas demander?...

MAURICE. — ... A partir de suite! C'est bien ce qu'il faut réaliser pour que tu tiennes ta promesse?

BÉRENGÈRE, vivement. — Mais je m'en fiche!...

MAURICE. — Par exemple! Tu as juré!...

BÉRENGÈRE. — Oh! voyons... Un serment de femme!

MAURICE. — Eh! bien ça compte, je suppose?... Non?... Alors tous ceux que tu m'as faits!

BÉRENGÈRE, très énervée. — Ce n'est pas la même chose!... Voyons, Maurice, regarde-moi... Je ne te reconnaiss plus. Ce n'est pas sérieusement que tu veux partir?

MAURICE. — M'as-tu déclaré oui ou non que je devais aller me battre? (*Carrément.*) En effet, je le dois et j'irai!

BÉRENGÈRE, stupéfaite. — Comme tu as dit cela!... Vous êtes féroces, les hommes!

MAURICE. — Tant mieux, si je me retrouve!...

BÉRENGÈRE. — Toi qui refusais de chasser pour ne pas faire souffrir de pauvres bêtes tu vas tuer des êtres humains?...

MAURICE. — Mais, non, voyons, des Allemands!...

BÉRENGÈRE. — Tu sais que tu as des yeux qui me font peur!... Montre-les!... Brr!... Ce qu'ils sont mauvais!... (*Admirative.*) Embrasse-moi tiens, je t'aime!...



— Qu'est-ce que j'apprends, Lisbeth? Tu démissionnes! Pourquoi donc?

— Affaire d'honneur, ma chère : imagine-toi que le patron veut me forcer à représenter le gaz asphyxiant!

MAURICE, s'écartant. — Moi aussi! Mais les baisers, finis!...
(Avec intention.) Ou alors sur le front!...

BÉRENGÈRE, caressante. — Je t'en prie, sur les lèvres?

MAURICE. — Non, on ne redescend plus!...

BÉRENGÈRE, trépignant. — Si tu me refuses, je deviens folle!
MAURICE. — C'est le premier mom ent! Tu t'habitueras!

BÉRENGÈRE, furieuse. — Tu ne m'aimes plus!... Ça ne te prive pas!...

MAURICE, qui est enchanté de se libérer. — Cela me prive beaucoup!... Mais puisque tu es affiliée à l'œuvre de la diète, respecter ses engagements est une question d'honneur!

BÉRENGÈRE. — Oh! l'honneur quand on a envie de...

MAURICE. — Chut!... tu vas dire une bêtise de femme!

BÉRENGÈRE, éclatant. — Enfin tout de même tu ne partiras pas sans qu'au moins encore une fois?...

MAURICE, très doucement. — Non, ma chérie; avec toi, ce ne serait jamais la dernière!... Je te connais!... Ce fut hier la dernière... sans nous en douter, ce qui a mieux valu! La prochaine sera... quand je reviendrai!

BÉRENGÈRE. — Et si tu ne reviens pas?

MAURICE. — Alors qu'importe que la suprême caresse ait été d'hier ou d'aujourd'hui!...

BÉRENGÈRE, découragée. — Ah! Maurice, mon Maurice adoré, tu n'es plus mon petit loup!

MAURICE, un peu triste aussi, mais résolu. — C'est vrai!... Je grandis!

Les semaines ont passé. Les conjurées se rassemblent au jour convenu. Elles arrivent à la séance pensives, nerveuses — si l'on osait dire: mal lunées. Elles se regardent et s'adoucissent un peu en constatant qu'elles ont l'air aussi « embêté » les unes que les autres. Chacune a apporté dans son réticule des lettres de celui « qui est là-bas! » Des interpellations sont imminentées.

CORNÉLIE, au fauteuil. — Mesdames! la séance est ouverte.

TOUTES, violenlement. — Je demande la parole!

CORNÉLIE. — Vous l'aurez l'une après l'autre... par rang d'âge. Que l'ainée d'entre vous commence!

Personne ne répond.

CORNÉLIE, reprenant. — Alors je parlerai la première. J'ai reçu plusieurs lettres de celui qui est...

TOUTES, l'interrompant. — Moi aussi!... Moi aussi!...

CORNÉLIE. — Elles sont superbes!...

CHACUNE. — Comme les miennes!...

CORNÉLIE, continuant. — Pleines de bonne humeur, d'entrain!... Elles respirent la satisfaction!...

CHACUNE. — Comme les miennes!...

CORNÉLIE. — Mais je dois reconnaître qu'il y est très peu question de moi et que la tendresse s'y trouve réduite à cette simple formule : mille baisers!

BÉRENGÈRE. — Ce qui n'en vaut pas un bon... C'est ce qu'on m'envoie aussi!...

TOUTES, criant. — Et à moi donc!... C'est un scandale!...

Interpellations, tumultes.

CORNÉLIE. — Mesdames, je vous en prie, soyons dignes!... Soyons fières aussi d'accomplir un courageux devoir!...

Cornélie cherche en vain à dominer l'agitation grandissante. Elle ne peut y parvenir et ne saurait se couvrir ayant déjà son chapeau — un amour de petite loque — elle laisse passer l'orage. Puis profitant d'une minute d'accalmie :

CORNÉLIE. — Mes chères écoutez-moi; je voudrais vous proposer une œuvre pouvant, dans une certaine mesure, réparer...

INTERRUPTIONS PASSIONNÉES. — Non!... Non!... Taisez-vous!... A la porte!... Vive la liberté!

CORNÉLIE. — Précisément!... Il s'agirait d'une œuvre de consolation...

(A suivre.)

MICHEL PROVINS.

CE QU'INTERDISENT LES LOIS DE LA GUERRE



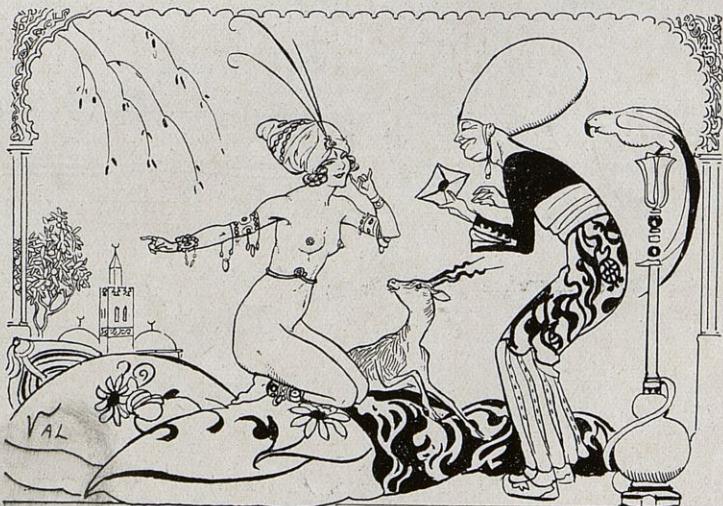
TIRER SUR LE DRAPEAU BLANC



VISER LA CROIX ROUGE



DÉCHIRER LES TRAITÉS



ABUSER DE LA NEUTRALITÉ



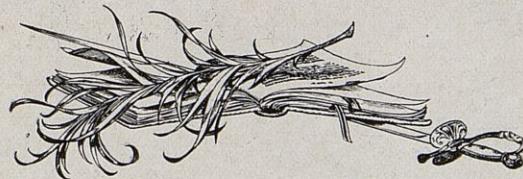
LES CARACTÈRES FRANÇAIS

ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

II. — Du Souverain et de la République

« Instruits par une boutade de Henri Heine, nous nous moquons volontiers des Allemands qui n'ont point encore pardonné aux compatriotes de Charles d'Anjou le meurtre de Conradin de Hohenstaufen, décapité à Naples en 1268. Pourquoi, sans chercher aussi loin, ne nous moquons-nous pas de quelques Français rancuniers, qui ne pardonnent point à la Révolution française ni l'égalité devant la loi, ni la suppression des priviléges et abus, ni la souveraineté du peuple ?

« Les « grands principes » sont si rebattus qu'on n'ose plus les louer ni même les défendre; mais les plaisanteries sur les grands principes ne sont pas moins rebattues, et les politiques gens d'esprit (s'il en est ou qui se croient tels) ne rougissent pas de brandir encore ces vieilles armes : la partie n'est pas égale.



« Un prédicateur américain a dit en chaire : « La gloire du monde, aujourd'hui, c'est la France. » Nous avons reçu ce compliment sans fausse modestie. Signe des temps : les étrangers nous rendent justice, et nous-mêmes nous la rendons.

« Ce que l'on a appelé, d'un nom heureux, l'union sacrée, n'est pas un effort méritoire. L'effort, et le mérite, est de renoncer nos préférences et singulièrement nos aversions; mais de s'unir et de s'entr'aimer, pour des Français, que cela est naturel et doux !

« N'espérons pas toutefois que Joseph de Maistre se rallie; mais il ne sait plus où passer ses soirées, et il ne reconnaît plus Saint-Pétersbourg dans Pétrograd.

Un jour que le communiqué était de trois mots et ne signalait rien, le spectateur profita de ce loisir pour feuilleter quelques gazettes de l'année dernière : il y trouva du sang, point de gloire, et en revanche de l'ordure. Il fit réflexion que celui-là n'a point connu le dégoût de vivre qui n'a pas vécu les six mois d'avant la guerre, mais qu'il est beau qu'un peuple

se relève de si bas, si vite, et d'autant plus miraculeux si sa vertu en est seule cause, si le miracle n'y a point aidé.

« Les moralistes ont depuis un siècle anatomisé tant de sujets qu'ils ne comptent plus de rien découvrir dans l'âme des individus : ils s'attaquent à celle des foules, et ils ont fondé une espèce de science nouvelle, qu'ils nomment encore *psychologie*, mais *collective*. Elle balbutiait il y a moins d'un an. Qui eût alors soupçonné qu'un faiseur de caractères pourrait sans témérité, en 1915, crayonner le portrait d'une personne morale ?



« Comme l'esclave debout sur le marchepied du char disait à l'oreille du triomphateur : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme », les critiques ont répété durant plus d'un siècle à DÉMOS souverain : « Tu n'es qu'une poussière d'hommes épars, tu n'as point d'âme une et indivisible, tu n'es pas un peuple, tu n'es rien. » DÉMOS avait fini par les croire. Il doutait de son existence même. Il avait perdu sa conscience et son ombre; et enfin il s'était endormi en se disséminant comme les morts. Mais les morts sortent du tombeau. Au grondement du canon, des tambours, au cliquetis des armes, au chant des clairons et des trompettes, il s'est dressé. Il a repoussé du front la pierre qui ne lui était point légère. Il a éprouvé la force de ses jambes et de ses bras. Comme il allait par les campagnes de France au soleil d'août, il a vu marcher devant lui sa grande ombre; il s'est miré dans l'eau des rivières, et soudain il s'est connu.

« O Solon! Solon! disait au législateur athénien le sage prêtre de Saïs, vous autres Grecs, vous êtes d'éternels enfants, il n'est pas de vieillard en Grèce. Vos âmes sont toutes neuves, car vous n'avez su recueillir aucune tradition antique, ni aucune science blanchie par le temps. » Ainsi que le DÉMOS d'Athènes, le DÉMOS français a d'abord été frappé de son air de jeunesse lorsqu'il a contemplé son visage dans la Seine et dans la Loire, et dans l'Yonne, et dans les fontaines, et dans les ruisseaux. Il s'est dit à lui-même : « Je suis vigoureux et adulte, et l'on croirait cependant que je fleuris encore dans ma première puberté. » Il a senti qu'il aurait toujours ce bel âge, que les Grecs appelaient l'âge par excel-

CROQUIS CINÉMATOGRAPHIQUES : LE BAIN D'UNE PARISIENNE



T. Fabiano 15

lence, et qui est en effet le seul temps de la vie où, pour les peuples comme pour les hommes, il vaille la peine de vivre. DÉMOS s'est consolé sans peine de cette aimable infirmité. Il a feint par coquetterie de n'avoir que des souvenirs d'hier, mais il sait bien que sa mémoire remonte le cours des siècles, et qu'elle porte un poids de gloire sous quoi elle ne plie pas. La frivolité qu'on lui reproche, il l'avoue, mais elle ne l'inquiète pas : la clarté de son bon sens le rassure et la rigueur de sa raison. Les Pharisiens l'accusent de tous les vices, mais il est si honnête que le témoignage de sa conscience lui suffit. Si les autres peuples le boudent, il a tant d'esprit qu'il ne s'ennuie jamais avec lui-même ; mais il préfère d'être aimé ; c'est son faible : eh bien, il a le plaisir de plaire ! On le hait aussi : c'est une contre-partie indispensable, et qui achève de prouver qu'il inspire des sentiments.

Il est avisé, mais il a le goût de l'imprudence. Il invente tout et n'applique rien. Son imagination est mesurée, sa raison est chimérique. Il est entêté d'idéal, et capable de rire des choses les plus sacrées dans le même temps qu'il va mourir pour elles. Il a toutes les qualités dont il ne semble avoir que les défauts. Il est sur le point d'obtenir une magnifique récompense et qui l'étonnera le premier : pour une fois le sang qu'il prodigue sur les champs de bataille n'aura pas coulé en vain, les rêves de DÉMOS deviendront peut-être réalité, et même la victoire sera sans doute profitable. D'avance, il en a presque honte, et il se demande si le profit n'en diminuera point l'honneur. Cependant, il frappe de grands coups. C'est sa joie et, si l'on peut dire, sa santé. Nul peuple n'a tant parlé de la paix ni tant aimé la guerre, et l'on ne se refait point. Mais, ayant affaire à des ennemis ignobles, il s'attriste de ne pouvoir être généreux sans être dupe. Il se résigne aux représailles, vu que d'abord il n'est point sot. Avec tout cela, il a complètement oublié depuis un an qu'il n'est pas DÉMOS tout court, mais DÉMOS souverain. Il a jeté sa souveraineté aux orties. Il est au front.



« DÉMOS est aux armées : les affaires de l'Etat n'en souffrent aucune interruption ; car le dogme fondamental de la démocratie est que le souverain n'exerce pas la souveraineté, mais la délègue, et que celui qui règne ne gouverne pas ; de sorte que l'on n'aperçoit pas d'abord ce qu'il leur reste à faire.

« DÉMOS est aux armées, mais l'agora n'est point silencieuse ni vide. Ainsi que tous les souverains, DÉMOS n'assiste jamais en personne à aucune cérémonie : il s'y fait représenter.



« Il a paru dernièrement que DÉMOS était le héros de cette fable intitulée *Les Membres et l'Estomac*. Comme le grand corps de DÉMOS s'étend sur plusieurs milliers de stades et sur plusieurs degrés de latitude, c'est tantôt le midi, tantôt le nord qui imprime le mouvement et décide de la direction, mais plus souvent le midi : et DÉMOS, comme on dit vulgairement, perd le nord.



« GONZAGUE a marché six mois plus tard que le commun des hommes et parlé couramment six mois plus tôt. Il est né parleur comme d'autres naissent coiffés. Cette distinction est, de même, son talisman. Il a le don du verbe, il n'en a point d'autre ; mais il a la propriété de voir grand ce qui est petit, rouge ce qui est vert, et pluriel ce qui est singulier. Il faisait effet dès son plus jeune âge, il éblouit encore. Il fut un enfant précoce et un adolescent tardif. Rien ne lui manque de l'intel-

ligence que la solidité, de la sensibilité que l'amour du prochain, et du courage qu'une certaine fermeté persévérente. Il bout toujours, il ne s'échauffe jamais. Il est sympathique en ce sens qu'il inspire de la sympathie, et l'on se demande pourquoi.

Au temps de ses études, il apprenait tout avec une facilité prodigieuse, et il serait Pic de la Mirandole s'il n'avait dès lors oublié tout. On le venait voir, des villages les plus reculés de sa province, passer les examens, où, pour employer le langage des universités, c'était lui qui collait les juges. Après avoir conquis ses diplômes, GONZAGUE a pris une carrière au hasard, n'ayant point de goût pour l'une plus que pour l'autre. Qu'importe que l'on soit avocat ou médecin, si l'on est résolu de ne point plaider ni de ne point soigner les malades ? Il savait bien que, de gré ou de force, il suivrait sa destinée, qui est de pousser des sons, et il a brigué l'honneur de représenter DÉMOS, à qui ni au physique ni au moral il ne ressemble. Mais le corps électoral se moque de cette ressemblance : GONZAGUE a obtenu le rôle que l'auteur de la comédie écrivit sans doute expressément pour les Gonzagues.

D'emblée il s'y est montré nonpareil. L'ignorance égale où il est de toutes les matières lui permet d'aborder sans peur et à l'improviste n'importe quel sujet. Il siège au sein des commissions, où il contribue peu au travail, mais il le fait durer. En séance publique, il est ordinairement le premier orateur inscrit. Quand il tient la tribune, le bon Dieu lui-même ni le Président ne le forceraient d'en descendre. Quand il ne parle plus pour son compte, il interrompt si fréquemment qu'il se trouve, au total, avoir parlé davantage que celui qui était censé parler. Sa ligne politique est admirable : il assassine le ministère dans les couloirs, il l'attaque de front pendant le débat, et finalement il vote la confiance. Ainsi donne-t-il satisfaction à tous ses électeurs, qui sont de partis assez divers. GONZAGUE, bien avant la guerre, pratiquait déjà l'union sacrée.

Depuis que la guerre a éclaté, il est continuellement dans un état d'ivresse et, parce que le jour de gloire est arrivé, il croit que les jours de la Convention sont revenus. Il pleure de tendresse quand il se rappelle sa superbe attitude le 4 août. Il s'est imité lui-même sans effort à la fin de décembre. Sa conscience l'avertit maintenant que de plus graves devoirs lui incombent : qui donc organisera la victoire si GONZAGUE ne s'en mêlait point ? Il l'organise verbalement. Jamais il n'a tant chuchoté ni tonné. Il est optimiste : ce qui l'inquiète, c'est qu'il lui semble qu'on l'écoute moins, et que les choses n'en vont pas plus mal. GONZAGUE prêche dans le désert, et cependant DÉMOS est aux armées.

THÉOPHRASTE.

LA MUSIQUE SUR LA PLACE

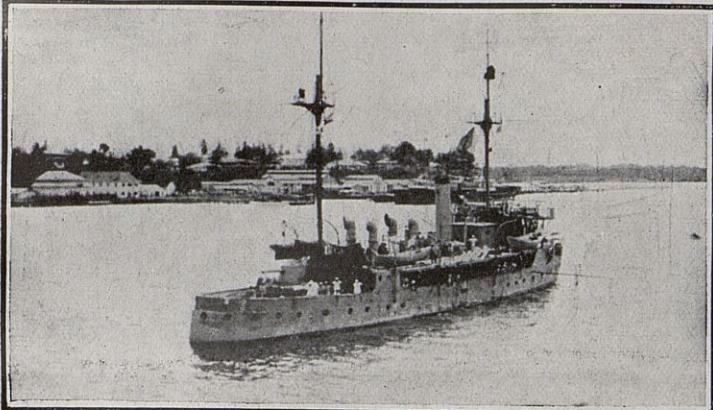
Les petits chasseurs de Bagatelle sont ici, au repos ; ils ont une musique qui dione, chaque soir, à la ville, de gentils concerts. Leurs airs vifs, leurs pas redoublés me rappellent ces two-steep que dansaient avec tant de gaieté nos belles effrénées d'avant la guerre... Je me reproche de songer encore aux folies d'une époque frivole. Mais le fait est que j'y songe ! La guerre n'a pu me débarrasser d'une tournure d'esprit amie du plaisir. Je crains bien que ce penchant, qui a résisté à des passes si attristantes, ne me reste et ne m'empêche de conquérir amais le sérieux sans lequel on n'est point considéré.

Qu'est-ce, en effet, qu'un homme qui, après la chute terrible de cent obus, n'en recherche pas les éclats pour les soupeser et en examiner la composition, se désintéresse d'en juger, sur l'obstacle qui les fit exploser, les effets, ou terribles ou bizarres, mais observe la pâleur apitoyante des femmes sortant, tremblantes, des caves, surveille l'émotion touchant d'une vierge apeurée, pure et craignant la mort, ainsi que la Jeune Captive, suppute l'agitation de son jeune sein, sourit du désordre d'une toilette de nuit complétée d'un peignoir hâtif, s'émeut de tant de faiblesse révélée, avec tant de charme ?...

Diderot et Stendhal eussent été cet homme, de même que Restif, feuilliste mal estimé qui promenait par les nuits du Palais-Royal, vieil hibou, un regard d'aigle. On a espéré, ici même, qu'un Stendhal sortirait de cette fermentation immense. En écoutant la musique sur la place, je cherche à

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

Le croiseur anglais *Dwarf* devant Duala, capitale du Cameroun.



COIFFEUSES POUR HOMMES

Un « Salon » de coiffure dans un village près du front.



LE CLOCHER DE L'ÉGLISE D'OULCHES
aperçu à travers un trou d'obus.



UN ÉPOUVANTAIL A VILAINS MOINEAUX

Canon factice destiné à tromper le repérage des aviateurs ennemis.



LES ARBRES ONT DES YEUX
Poste d'observation à la lisière d'un bois, en Woëvre.



LE MONSTRE INOFFENSIF
Un obus de 210 qui n'a fait ni peur ni mal.

le deviner parmi les officiers d'état-major, élégamment sceptiques, sanglés de bleu nouveau ou de kaki anglais, recherchés des femmes, supérieurs et ambitieux, l'air léger sous leurs lourds secrets.

La présence des troupes et le bouleversement de toutes les conditions ordinaires de la vie, apportent dans les mœurs une perturbation que l'Histoire enregistrera et par quoi devra être rénovée la littérature. Dans les pays du front, participant aux dangers de la guerre, la licence s'accroît de l'état d'esprit de l'abbesse de Jouarre, cédant à l'amour au seuil de la mort. Pas une femme ici, assez jeune et point disgraciée, qui n'ait son roman. Tandis que la musique joue, j'en observe une, bien digne d'être remarquée. C'est une charcutière. Ne vous récriez pas pour une amoureuse de boutique! Sterne connaît dix minutes de plaisir exquis avec une gantière, sans passer le comptoir. Et rappelez-vous Sylvie, figure charmante : elle épousa un pâtissier.

Appuyée contre le mur blanc de sa maison, ses mains derrière elle, droite dans sa robe noire de provinciale, elle regarde les officiers, ses amis, sans sourire, mais d'un air inexprimablement doux. La tendresse paraît sur son visage pâle qui doit se transfigurer, rayonner dans les instants d'ardeur. Mais les yeux sont grands, humbles et insistants comme une prière de volupté; et la chevelure noire, coiffée sagement, est cependant royale. Je la devine, déroulée d'un mouvement ivre de tête, pour le plaisir. Corps sans aucun embonpoint, gênant pour la fougue, très blanc, sans doute, des épaules grêles aux jambes sèches de Diane, d'une Diane sans chasteté, criant dans les transports, agile, adorante. Voilà ce que recouvre une robe de provinciale.



Les marches vives, les pas redoublés des chasseurs résonnent, tandis que s'éteignent, sur la petite ville, les feux d'un beau soir. Des adolescentes aux blondes nattes jouent dangereusement, devant les portes, avec des dragons ardents, peu discrets dans leurs gestes. Plus tard, vieilles courbées sur les cultures, elles se remémoreront leurs amours magnifiques de ce temps-ci.

L'hiver dernier, dans un village de l'Argonne situé au milieu d'une vallée de prairies, de toutes parts environnée de forêts, j'ai connu une jeune femme. Elle s'était éprise d'un artilleur alpin, méridional brun, nerveux et souple comme un lanceur de pelote. Elle, demi-paysanne avec des rêves, sorte d'Emma Bovary plus douce, moins torturée, elle pleurait dans ce trou humide et vert, sous un ciel frais, une Adriatique fabuleuse, un Orient chimérique qu'elle ne connaîtrait jamais. Déposé en elle par un atavisme inexplicable, révélé par des indications vagues : des chansons où resplendit le soleil de Naples et son golfe bleu parcouru de lointaines voiles, elle nourrissait un désir mystérieux, sans espoir, des villes blanches assises comme de molles sultanes au bord de la mer qui les rafraîchit de ses brises. Ses yeux pâles de fille du Nord suivaient, derrière les vitres pluvieuses de sa pauvre demeure, plus loin que les rues boueuses de son village sans beauté, des imaginations de palais roses, baignant dans l'eau des lagunes leurs escaliers de marbre, des rêveries de cours intérieures où s'effeuillent les roses et chantonnent les jets d'eau dans les bassins.

Elle aimait, dans son amant brun, le gondolier de Venise, l'Espagnol avec sa cape et sa guitare, le pêcheur napolitain qui chante dans sa barque en ramant par les nuits chaudes, sous un ciel criblé d'astres. Elle lui demandait de lui décrire là-bas, de lui dire la beauté des patries heureuses, mais les récits de l'artilleur, garçon simple qu'étonnait cette ardeur, la contentaient mal. Dans les yeux noirs, pailletés d'or, de son amant, elle découvrait mieux les grêves pleines de soleil qu'elle désirait.

Je ne sais comment a fini l'histoire. J'ai quitté le vallon forestier. L'artilleur alpin a dû partir, lui aussi, laissant sa maîtresse rêveuse et tendre, dont il n'avait pas compris les transports. Mais moi, qui regrette aussi quelque ciel impossible, je me souviendrai toujours de la petite exilée, malade d'idéal.

MARCEL ASTRUC.

LES PERMISSIONNAIRES

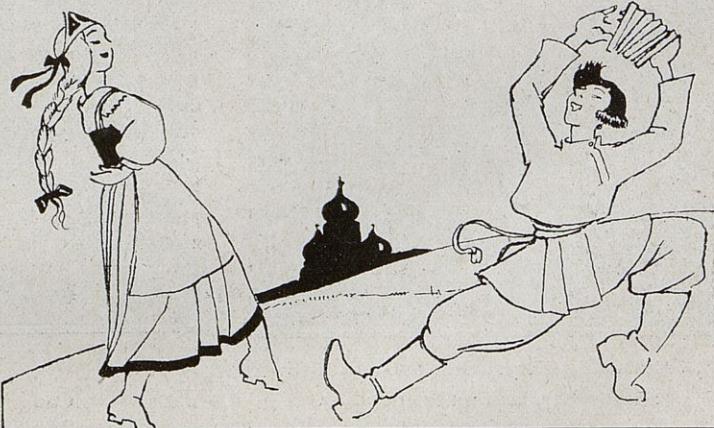
"Dis-moi comment tu te reposes, je te dirai qui tu es!"



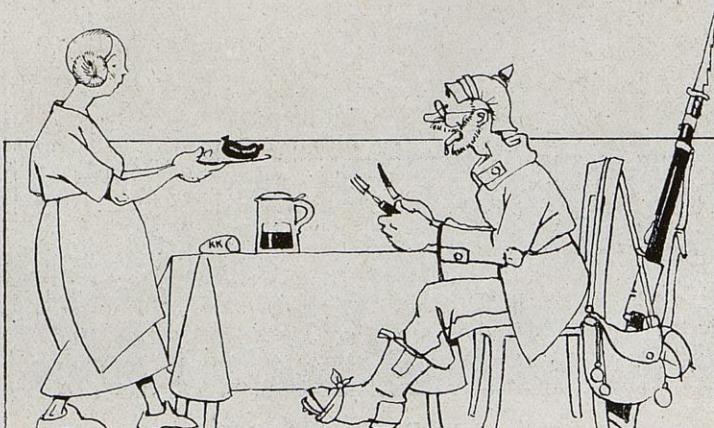
Tommy ne pense qu'à son tub.



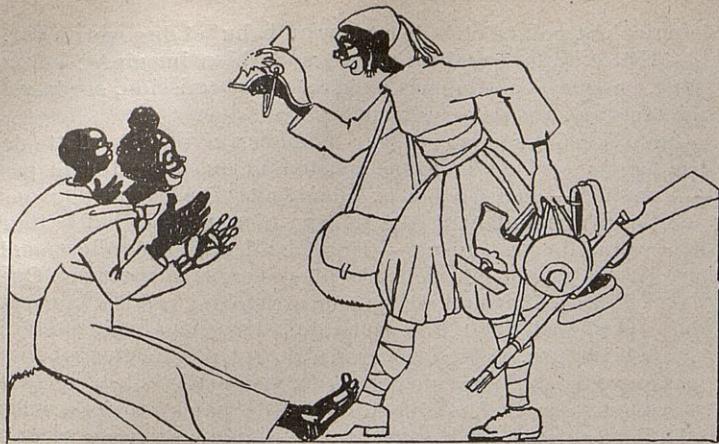
Pietro pince de la guitare.



Ivan se distrait en dansant.



Hermann croit se donner du cœur en se remplissant le ventre.



Ibrahim ne se lasse pas de faire admirer ses trophées.



Mais le soldat français, le vrai poilu, n'aspire qu'au baiser!

• • • • • ÉLÉGANCES • • • • •



Quand la couture va, tout va, ce sont les couturiers qui le disent. Aussi ne faut-il pas se fâcher, lorsqu'on rencontre des jeunes femmes un peu trop bien mises — ou plutôt non pas trop bien mises, vu que jamais aucune dame ne saurait l'être assez, mais mises avec trop de luxe, et d'une façon remarquable à l'excès, ce qui, diantre! n'est point du tout la même chose.

Certes l'on ne doit donc ni pestter, ni entrer en courroux, si l'on croise de ces personnes exagérément repérables : et d'autant moins que sept fois sur dix, celles-ci sont des étrangères, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent des créatures de vie frivole.

Une femme de la bonne société, en effet, se lève chaque matin à quatre heures, et visite ses hôpitaux jusqu'au repas du soir, heureuse encore si elle n'y retourne point après dîner, du moins jusqu'à

minuit. Pendant quelques trop courtes minutes de congé, chaque jour, notre adorable jeune dame de charité fait néanmoins plusieurs courses indispensables, et à cet effet elle possède force costumes tailleur d'une redoutable simplicité, de coupe naïve, enfantine même, d'étoffe sévèrement beige, austèrement bleue, ou terriblement grise. Voilà pour la tenue apparente, voilà pour la dignité de bonne Française, voilà pour l'aspect « guerre » enfin.

Cependant, madame, cette effrayante modestie d'habillement

vous lasse-t-elle un peu à la longue? Eh bien, mais pourquoi donc? Ne savez-vous pas que tous les raffinements vous demeurent permis en ce qui concerne vos dessous? Qui vous empêche, par exemple, de porter quelque merveilleuse et ravissante combinaison : ni corset, ni ceinture, mais simplement un pantalon très court en tulle dentelle point d'esprit, avec de petits volants; par-dessus, un jupon et un cache-corset qui tiennent ensemble, et forment comme une petite robe. Mais cette robe n'est point toute unie : c'est au contraire une large bande de tulle point d'esprit bouillonné, puis une bande de ruban de moire rose, et ainsi de suite du haut en bas. Sur les épaules, de petites épaulettes en ruban rose très étroit.

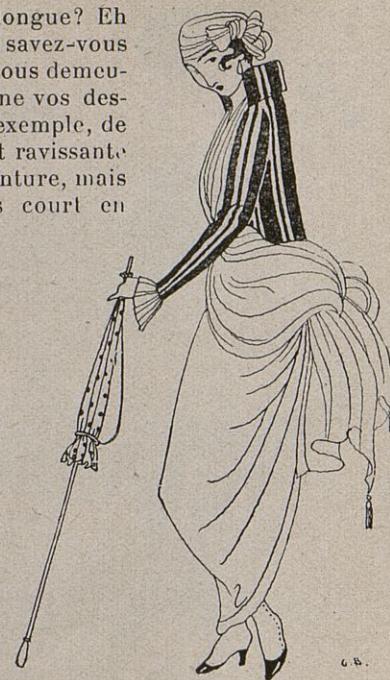
Au moment où vous retirerez votre tailleur farouche, pour vous montrer soudain en un si délectable vêtement de dessous, croyez bien, fine madame, que quiconque assiste par hasard à cette révélation, en éprouvera de l'émotion.

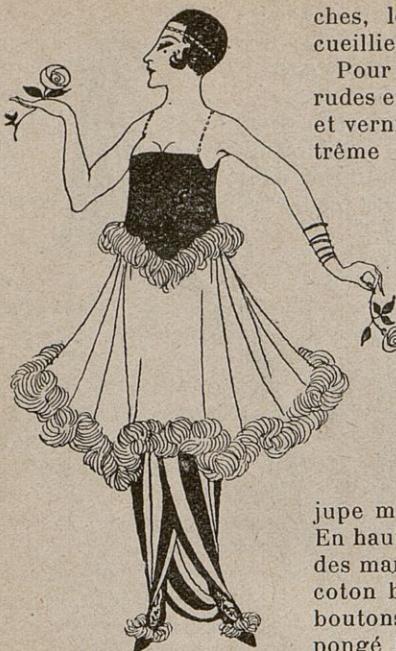
Vous rendez-vous à quelque plage, cet été, ou dans quelque ville d'eau? Si vous avez un enfant malade, pour qu'il le médecin prescrive absolument les bains de mer, ou si vous-même avez besoin d'une cure d'eau, soit.

Il y a mieux cependant, il y a plus « guerre » : c'est de passer l'été dans telle ou telle maison des champs, tout simplement, sinon dans votre castel familial, pour peu que le sort bienveillant vous ait permis de posséder au moins une tante Tirelire munie d'un beau château, avec un parc et un domaine autour. Qui dit parc, dit volière, poulailler, pigeonnier, chenil, écurie, et cygnes, et paons. Qui dit domaine, entend par là des prairies, avec des vaches pensives qui l'ornent à souhait.

Or, on se salit fort à patauger dans une basse-cour, de même que parmi la boue des allées ou le trèfle des prés. On flatte la vache, on joue avec les veaux et les poulaillers, on tripote les poules, on fait bondir et galoper les lévriers, on se roule dans l'herbe avec les chiots, on rogne un arbuste qui perd l'alignement, on coupe une rose en passant. Comment donc préserver ses robes? C'est qu'il ne convient pas de gâcher, cette année : on est à l'économie.

Mon Dieu, il y a un moyen bien simple, qui consiste à mettre un tablier, sans plus d'embarras, et à sortir en sabots : mais un brave tablier de grosse toile bleue, s'entend, avec une bavette à la normande, ou mieux encore, quelque bien honnête tablier de valet de chambre, dont on supprimera seulement le cordon passant autour du cou, et dont on taillera la bavette en pointe, afin de la pouvoir fixer sur le corsage, soit par une boutonnière — si ce corsage se ferme devant — soit par une épingle, à la bonne franquette. Dans la large poche dudit tablier, vous pourrez placer un sécateur, ou les œufs que vous avez récoltés, ou les pê-





ches, les prunes que vous aurez cueillies chemin faisant.

Pour les sabots, n'hésitez pas : de rudes et rustiques galoches, énormes et vernies sans art, pointues à l'extrême bout, lequel se relève en pointe tant bien que mal. Bref, ce qu'il y a de plus paysan. Vous mettrez dessous des chaussons de peau, afin de ne pas blesser vos pieds délicats avec vos sabots, dontaine, avec vos sabots.

Un bout de robe, un rien, en satin bleu marine. Corsage plat boutonné devant, jupe montée à fronces à l'ancienne. En haut de l'ourlet, et à la monture des manches, point de chaînette en coton blanc, rappelé sur les petits boutons du corsage. Col écolier en pongé blanc, petit biais de taffetas rouge ponceau, et formant cravate,

pour retenir le col. Ceinture plate du même taffetas ponceau, fermée par une boucle d'acier...

Mais quoi, c'est un vêtement de poupée? Non, c'est une robe de petite fille — ou de petite dame, au choix. — IPHIS.

CHOSES ET AUTRES

Nous les avions vus arriver avec joie, avec émotion, avec admiration, mais avec un peu d'inquiétude — nous pouvons bien l'avouer, maintenant que l'inquiétude est passée. Nous nous demandions si ce bref séjour au sein de la famille n'allait point, comme dit le général ***, amollir le guerrier, et si la réaction sur la famille elle-même, après ces quatre jours de trêve, après la rupture de l'habitude d'anxiété, ne serait pas fâcheuse. Il y avait du pour et du contre, il y avait danger. Combien nous devons savoir gré aux chefs d'avoir passé outre et risqué le coup! On ne prévoit pas par raisonnement un « effet moral ». Il faut attendre l'expérience. L'expérience est faite : elle a merveilleusement réussi.

D'abord, si le spectacle des arrivées était touchant, celui des départs réconfortait plus encore : il ne nous a pas été donné de voir un seul homme qui soit parti, je ne dis pas sans résignation, mais sans un exemplaire entrain. Ils avaient, comme tous les voyageurs, plaisir à rentrer chez eux, et chez eux, c'est au front. Ils avaient, comme tous les bons ouvriers, une impatience de reprendre leur besogne, qui n'est pas finie. Quant à douter qu'ils la finissent, tôt au tard peu importe, et comme nous entendons « finir », c'est une question résolue. Si vous aviez le moindre doute il y a quinze jours, c'est que vous ne les connaissiez guère, et s'il vous en reste aujourd'hui, c'est que vous ne les avez pas regardés. Outre le devoir qui les rappelle, et qui n'a pas besoin de les rappeler deux fois, un autre sentiment est né dans leur cœur et leur donne la nostalgie de la zone des armées ; un sentiment qui a une bien mauvaise réputation en temps de paix, et particulièrement dans la politique : la camaraderie. Mais en temps de guerre la camaraderie n'est pas intrigante, et elle n'est capable de tout que dans le sens sublime. Elle inspire ces sacrifices magnifiques et à peine conscients qui sont les actions les plus ordinaires, les plus quotidiennes de nos soldats. Elle est sous un autre nom, plus familier, un petit nom, la charité chrétienne ou la fraternité républicaine. Dans la guerre présente elle n'existe pas seulement entre les hommes, mais entre les peuples alliés. Espérons qu'entre les peuples et entre les hommes, elle durera encore après la paix.

Des camarades, même à l'âge viril, sont toujours un peu des collégiens : nos soldats sont retournés au front avec une gaieté

de potaches, point fâchés de rentrer au bahut et de se retrouver.

— Est-ce un mot vrai ou une légende bien imaginée : « Mon vieux, ce que j'en ai appris pendant ma permission, sur la vie que nous menons dans les tranchées ! »

Quant à l'effet sur le civil, sur le fameux civil qui se flatte de décider du sort de la France en tenant ou en ne tenant pas — ô vanité! — l'effet a été excellent, inespéré. Nous pouvons aussi le dire, maintenant que tout va bien, mais c'était le tour de la vague de pessimisme — laquelle alterne si régulièrement avec l'autre vague que cela n'a plus aucune importance. Que dis-je? Elles n'alternent plus depuis que les permissionnaires nous ont apporté ici le bon esprit de la tranchée. Le baromètre est au beau fixe. Les gens « qui n'aiment pas la guerre », ou qui trouvent « la forme de cette guerre ci embêtante », se sont tus comme par enchantement. Ils ont de pâles sourires, mais enfin des sourires. Ils hasardent de dire que « ça ne sera peut-être pas aussi long qu'ils auraient cru », et puis qu'enfin six mois de plus six mois de moins, tant mieux ou tant pis, mais l'essentiel et l'indispensable est d'aller jusqu'au bout, et c'est la seule chance qu'ils aient de toucher leurs loyers ou même de les payer. Et ce disant ils prennent un air martial qui est à mourir de rire.

O permissionnaire, voilà ce que tu as obtenu! Sois remercié, sois bénii...



Avez-vous remarqué que, depuis le commencement de la guerre, les femmes parlent volontiers de leur âge, dont elles ne soufflaient mot en temps de paix? Elles ont une gracieuse façon militaire d'en parler; elles disent :

— Je suis de la classe... ou de la classe...

Au fait, pourquoi ai-je écrit ce « ou »? Elles sont presque toutes de la classe 15. Celles qui risqueraient trop de faire sourire en déclarant ce chiffre, avouent une classe plus ancienne; mais s'empressent d'ajouter :

— J'ai devancé l'appel.



Il a parlé!

Nous nous disions bien aussi : ce n'est pas possible ; ou il lui est arrivé un accident. La *Wiener Allgemeine Zeitung* nous rassure, et nous donne, d'un seul coup, un, deux, trois, quatre discours que M. le marquis de Brandebourg a prononcés en divers lieux.

Eh bien, Sa Majesté l'Empereur du Monde se répète.

Elle ne craint pas le cliché. Elle ne sait pas éviter non plus le mot qu'il ne faut pas dire. Il est regrettable que Guillaume II, qui a fait un peu de tout, n'ait point fait de théâtre, à condition, bien entendu, d'affronter le vrai public. Dans la baignoire d'avant-scène où l'auteur transi assiste d'ordinaire à la générale de ses pièces, on perçoit fort bien ces « mouvements divers », ces petites houles de rire qui signifient qu'une réplique est intempestive. L'auteur, qui a écouté sa pièce plus de cinquante fois, avec une indulgence, mais avec une méfiance paternelle, et qui pense avoir tout épousseté, n'a jamais pris garde, justement, à cette réplique-là ; le directeur non plus. N'empêche que P.r.l lui met affectueusement la main sur l'épaule, et lui dit en s'épanouissant :

— J'étais bien sûr que ce trait-là porterait, mon bon ami.

Si toute la salle pouffe au moment le plus tragique, D.v.l dit à l'auteur consterné :

— Je ne suis pas fâché qu'ils rient. Ça les détend.

Diable! je m'égare. Mais non! Je vois fort bien Guillaume II au rez-de-chaussée à droite, soit au Vaudeville ou à l'Athénaïe. Cette épreuve ne lui aurait pas été inutile. Quelque chose manque à l'éducation de celui qui devrait être *comediante, tragediante*.

Mais revenons aux discours...

Après être, comme chacun sait, entré sans coup férir à Lvof, évacuée par les Russes, l'Empereur dit :

« Nous célébrons ici l'un des plus grands exploits que mon armée ait accomplis depuis le début de la guerre. »

Alors, jugez des autres!...

A Cracovie, l'Empereur joue de Frédéric le Grand, et bat le cadavre bien qu'il soit froid :

« Il y a un siècle et demi que mon illustre ancêtre tint tête à toute l'Europe... »

Cela n'est point vrai; cela n'est point vrai du tout.

« Son nom a passé à la postérité. » — D'accord. — « Ce que ce grand fils des Hohenzollern a accompli au dix-huitième siècle, nous l'accomplissons aujourd'hui de nouveau. » — L'imitation est en effet complète et va jusqu'à l'ordure bien connue du personnage. — « Le Tout-Puissant a réservé un travail spécial aux Allemands. »

Fort spécial, en vérité; mais de grâce, précisez.

A Bouthen, en Silésie :

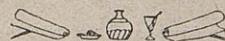
« Nous avons fait cette guerre avec toutes les armes que nous avions à notre disposition. »

L'on ne saurait mieux dire!

A Koenigsberg :

« Notre triomphe définitif ne saurait plus être ajourné trop longtemps. »

C'est qu'en effet, s'il n'arrive pas un peu vite, l'Allemagne aura peine à l'attendre! C'est net et clair : c'est presque franc.



Il faut revenir sur cette question de la chasse, parce que la France est si belle « au soleil de Messidor » que nous ne lui voulons souffrir aucune tache, même celle d'un simple ridicule. On a peut-être des raisons sérieuses et qu'on ne nous dit pas pour tenir cette année encore la chasse fermée; mais il paraît bien que ce n'est pas ces raisons sérieuses qui ont motivé l'ukase : c'est une raison, tranchons le mot, idiote, une raison de faux sentiment. Certaines gens, qui assurément n'aiment point la chasse, ni peut-être même le gibier, ne permettent point ce passe-temps à ceux qui l'aiment. Pourquoi? Cela n'est pas convenable. Peut-on avoir le cœur de tirer un lapin quand une partie du territoire français est envahie? Notez qu'on peut s'asseoir à la terrasse de café et boire — je ne dis pas un petit verre, mais un bock. On peut se promener aux Champs-Elysées le dimanche et faire le week-end aux environs de Paris. On peut même pousser jusqu'aux plages normandes, jusqu'aux stations thermales. Tout cela est autorisé : c'est convenable; mais il serait scandaleux de chasser!

Les ennemis de la chasse ont imaginé encore ce bel argument :

— Que ceux qui ont envie de faire le coup de feu aillent tirer des Prussiens!

Parbleu! Mais il faut un permis pour tirer le Prussien, et on ne l'obtient plus passé quarante-cinq ans.

Je crois bien qu'on allègue aussi les munitions qu'il ne faut pas gaspiller, comme si l'usage était d'envoyer aux perdreaux des obus de 75!

Ces niaiseries ne valent pas qu'on se mette en colère, mais un haussement d'épaules ne suffit pas et il ne faut point se lasser de s'en moquer publiquement. Noblesse oblige, et quand on a l'honneur d'être Français en 1915, on n'a pas le droit d'être sot.



La croix de guerre brille maintenant sur des milliers de braves poitrines.

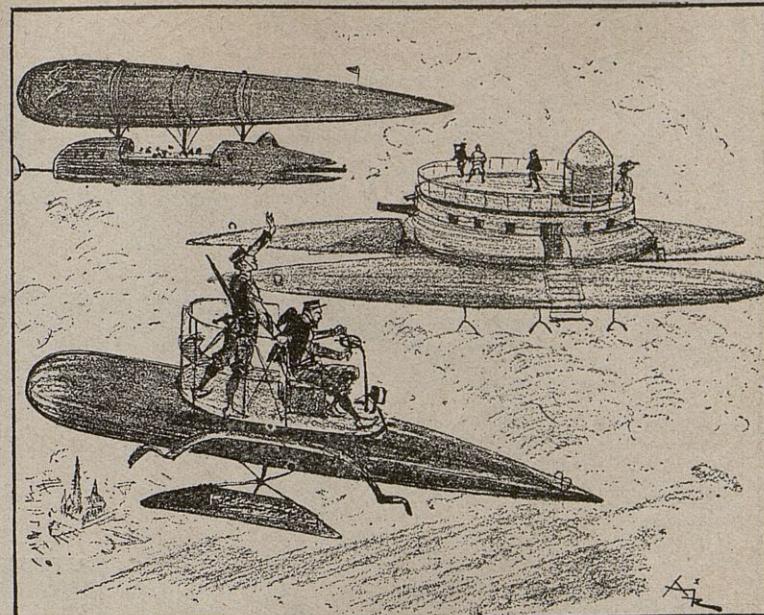
Elle est simple; et si son ruban n'est peut-être pas d'une couleur assez nette et franche, c'est tout de même la plus belle décoration du monde...

Seulement, cette croix de guerre entraîne des conséquences terribles: c'est la faille, le fiasco total, la banqueroute des palmes académiques, de ces douces et violettes palmes avec lesquelles, l'an dernier encore, on attachait les électeurs...

Il est à remarquer en effet que depuis l'apparition de la croix de guerre, toutes les palmes de France et de Navarre se sont discrètement éclipsées, avec la modestie précisément de la fleur dont elles portaient le nom.

Les bons soldats de la réserve ou de la territoriale, délégués cantonaux dans le civil ou mastroquets, qui au premier jour de la mobilisation avaient fièrement arboré sur leurs capotes les insignes de l'Académie, ont renié soudain le ruban à teinte épis-copale... Et les civils ont suivi...

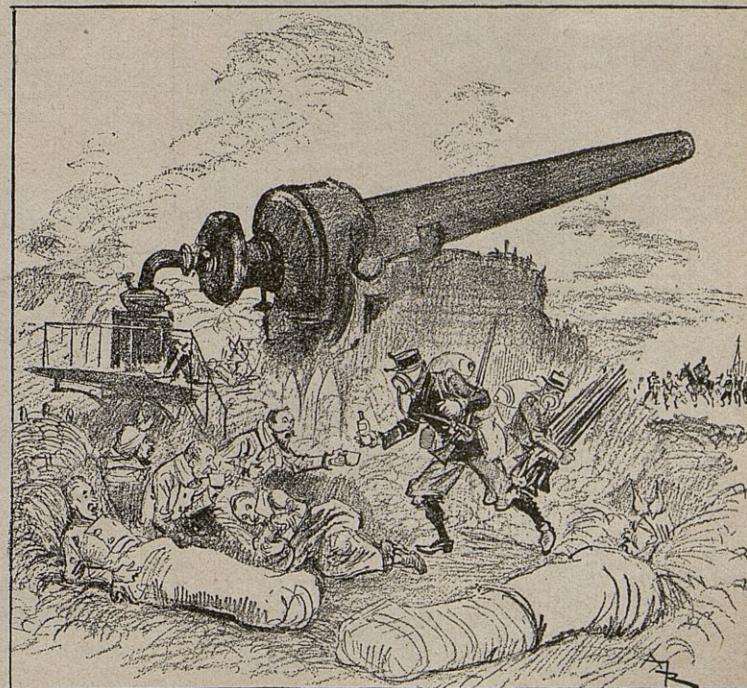
Et il y a là quelque chose, au fond, de très inquiétant. Par quoi, après la guerre, le gouvernement pourra-t-il remplacer les palmes?...



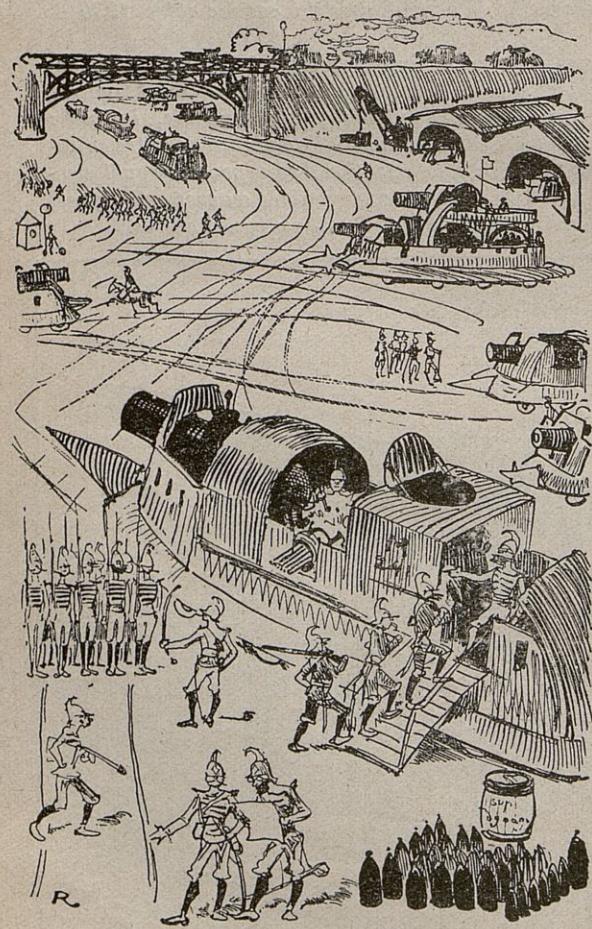
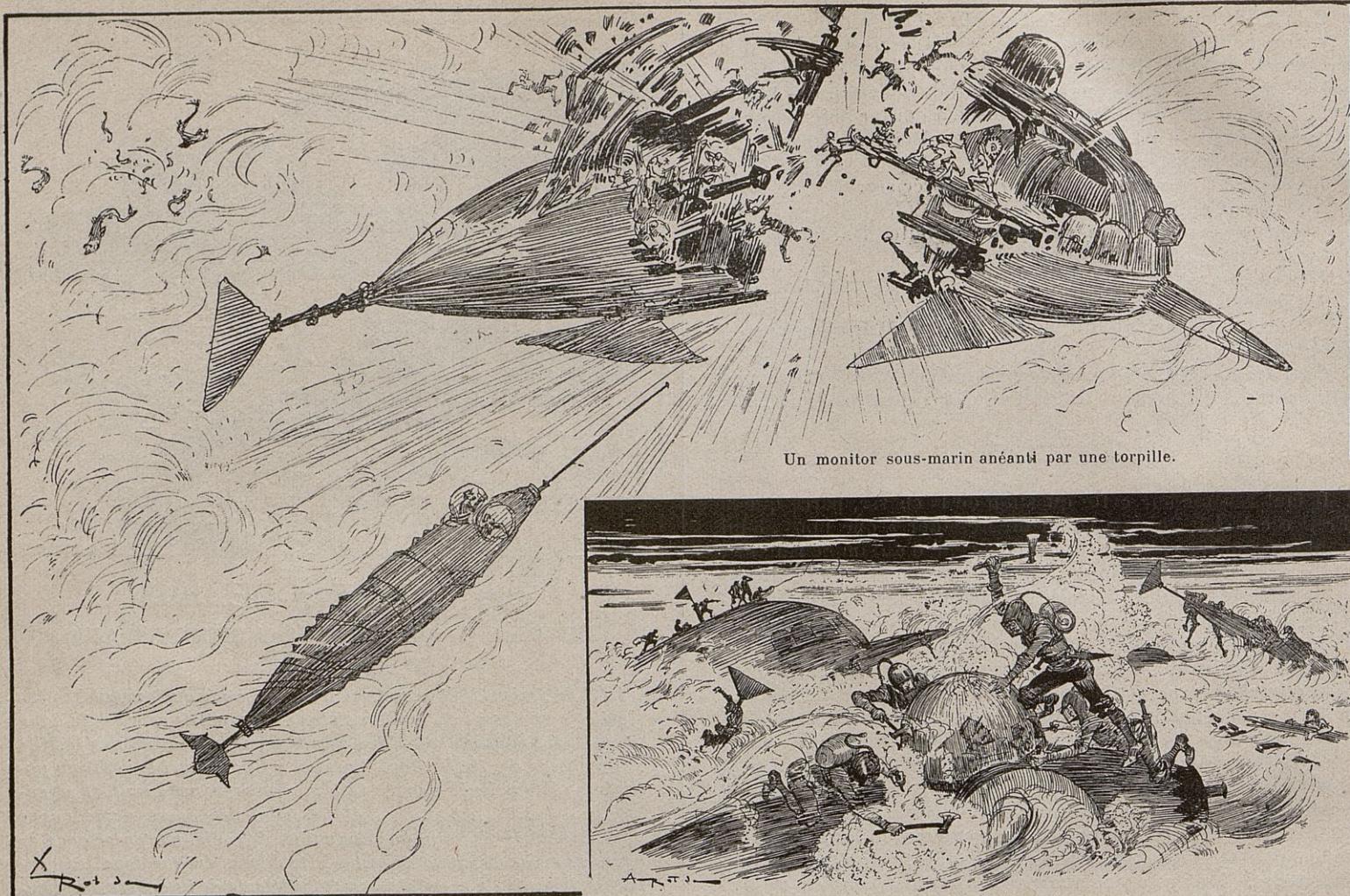
LA GUERRE DE 1915 DEVINÉE ET DESSINÉE IL Y A TRENTE ANS

Le 8 décembre 1883 parut, en première page du journal La Caricature, un dessin de Robida où le célèbre artiste représentait dans une rue aux maisons crénelées, aux tramways blindés, une famille d'Européens de 1915 allant dîner en ville : le mari brandit un parapluie-tomawak; la femme fait manœuvrer un « soufflet à mitraille ». Cette illustration a été le point de départ d'une longue série de dessins où, avec une divination de poète, une prescience de chimiste et de mécanicien génial, Robida a évoqué tous les perfectionnements, tous les atroces raffinements de la guerre qui bouleverse aujourd'hui le monde, et cette guerre il ne la prédisait pas dans un avenir chimérique, mais exactement, comme on vient de le voir, pour l'année 1915, date qu'il reporta ensuite entre 1930 et 1950.

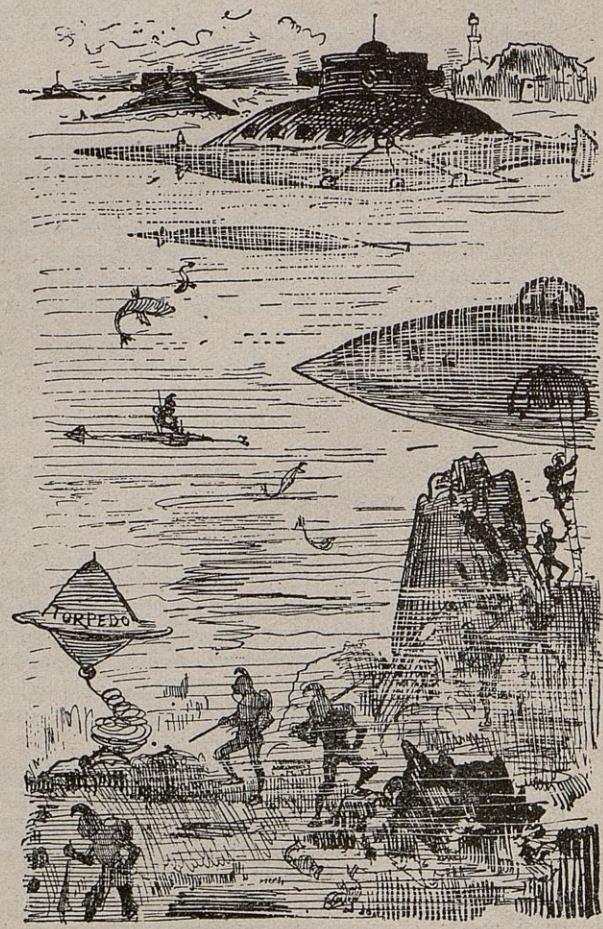
Ces visions prodigieuses où automobiles, aéroplanes, obus asphyxiants figuraient sous la forme qu'ils ont actuellement, ont été réunies en un album, aujourd'hui presque introuvable, intitulé : La Guerre au xx^e siècle. Nous devons à l'amabilité de notre collaborateur et ami, M. Robida, l'autorisation d'en reproduire quelquesunes ; ce ne sont pas seulement de remarquables œuvres artistiques, mais des documents historiques tout à fait extraordinaires.



Un 420 à air comprimé et les masques préservateurs des gaz asphyxiants.



L'ennemi est à trois lieues; on ne voit rien; pas le moindre agrément; rien qu'une pluie d'obus de tous les calibres contre lesquels il n'est pas de parapluie.



SEMAINE FINANCIÈRE

Le marché reste irrégulier, avec tendance générale plutôt lourde.

Les transactions diminuent chaque jour de volume. Il ne faut voir là que la conséquence des appels considérables faits aux capitaux à des taux d'intérêt particulièrement rémunérateurs.

Des réalisations se sont encore produites sur la plupart des valeurs et quelques groupes seulement ont bien résisté : les Rentes françaises et espagnoles, les valeurs et cuivre et quelques actions industrielles notamment.

Les affaires deviennent de plus en plus rares, comme toujours d'ailleurs à cette époque de l'année.

Les Rentes françaises, après leur tassement très opportun, suivant la période de relatif emballement du début de l'année, paraissent arriver à une situation d'équilibre et de stabilité ; elles s'établissent sur le pied d'un rendement de 4,350/0 environ, ce qui est fort honorable pour les circonstances et convenablement rémunérateur pour le rentier. Les titres nouveaux, obligations de la Défense nationale, Bons municipaux (ville de Paris), donnent 1 fr. 25 de plus environ de revenu ; ils n'ont pas, il est vrai, une aussi longue durée assurée.

E. R.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.

C'est le triomphe du bon ton
Que l'accorde et gente revue
Que Jean Bastia fit l'âme émue
Au gai Moulin de la Chanson.
C'est le triomphe pour la troupe,
Pour Robert Clermont avant tout,
Blanche de Vinci, Georges Arnould,
Musidora qui vous découpe
Un couplet d'un air cavalier,
Vincent Hyspa, Paul Marinier
Avec Folrey qui les annonce,
Avec aussi Paco (Léonce),
Succès pour tous les chansonniers.

Tous les soirs à 9 heures et matinées dimanches et fêtes à 3 heures. Location : téléph. Gutenberg 40-40.

L'active direction de la coquette salle de la rue Saint-Honoré, où, grâce à d'heureuses dispositions, règne, malgré la canicule, une fraîcheur exquise, vient de monter une fantaisie-bouffe : *Hardi les clowns*, signée Mauprey et Pougaud, deux auteurs habitués du succès. La première représentation a eu lieu vendredi dernier et la clientèle du Nouveau Cirque a accueilli avec des applaudissements le nouveau spectacle pour lequel d'excellents artistes ont été engagés tout exprès. C'est d'abord la jolie et bien chantante Marthe Sarbel; la gracieuse et hardie écuyère Mathilda; le ténor Marichal; les Picadilly Girls, ravissantes petites danseuses, etc., etc. Bien entendu les incomparables clowns du Nouveau Cirque, les frères Fillis, Cairoli et Antonio complètent cette interprétation hors ligne.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

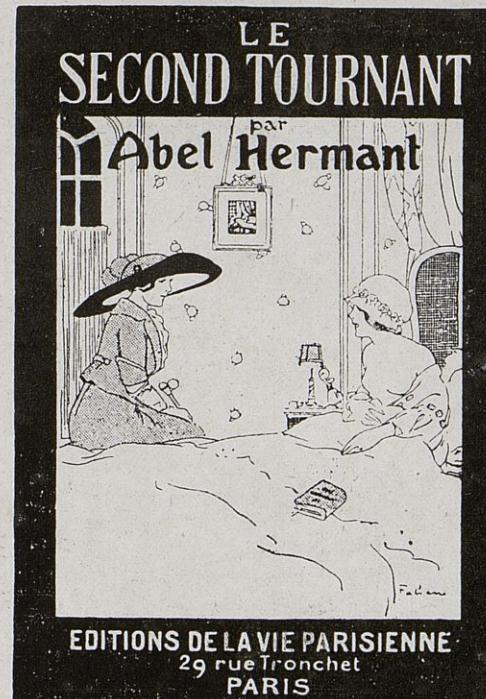
CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

AVEZ-VOUS LU ?



Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENCHIEN. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTÉ-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : *Maitres de l'Amour*, 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE, 8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

MISS RÉGINA Soins d'Hyg., Man. sp.p dames. II, calle Urbilia, SAN SEBASTIAN 'Esp.). M^{me} 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (Madel.).

Hygiène et Beauté pr les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL diplômée 3^e s' ent. (Opéra).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^e année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d-ch. 2 à 7 h.

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE, PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

M^{me} LYDIE MANUCURE, Frictions (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{gs} grat. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

ANGLAIS et **PIANO** par jeune dame (1 à 7). JANET, 5, rue Lapeyrière, 3^e face N.-S. J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^{me} JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier de dr., au 2^e. (Nom sur porte.)

MANUCURE SOINS DE BEAUTÉ, ÉLECTROLYSE rayons ultra-violets. Traitement sérieux selon chaque cas. M^{me} LA TAILLADE, diplômée de l'Acad. scient. de Beauté. Se rend à domicile. 11, rue de la Tour Passy.

M^{me} ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

Manucure angl. dipl. Leç. par corresp. Mariages renseign. M^{me} GUILLOON, 19, bd Barbès, 2^e ét.

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. Unique en son genre. 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

HENRI FRÈRE et SŒUR. Renseignements mondains. 148, rue Lafayette (2^e étage, à gauche).

Soins d'Hygiène Manucure M^{me} HENRY, 2, rue Biot, 3^e ét. (11 à 7). Métro place Clichy,

PEDI-MANU BAINS M^{me} NOELY, 5, cité Chaptal (9^e), 1^{er} à droite, Habla español.

MANUCURE spécialité pour dame. M^{me} MAGDA, 35, r. Victor-Massé, 4^e fond cour (ascenseur).

MARIAGES RENSEIGNEMENTS Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les meilleures et les plus étendues.

LA VIE PARISIENNE

ON ATTEND UN PERMISSIONNAIRE

Dessin de Léo Fontan.



— Depuis un an, c'est la première fois que j'ai du plaisir à être jolie !